



© Patrice Falour/Prix Philippe Caloni

Interview de Thierry Ardisson par Frédéric Taddeï, réalisée le 9 janvier 2017.

Frédéric Taddeï : Tu viens de recevoir le Prix Philippe Caloni qui porte le nom d'un célèbre journaliste intervieweur. C'est un prix remis par un jury d'intervieweurs. Est-ce que tu avais autant envie de l'avoir que Michel Houellebecq avait envie d'avoir le Prix Goncourt ?

Thierry Ardisson : Je suis très content de l'avoir, je ne vois pas ce que l'on aurait pu me donner d'autre comme prix ! Plus sérieusement, je suis fier d'avoir un prix qui fait référence au travail de Philippe Caloni, que j'ai connu, et qui récompense l'exercice particulièrement difficile qu'est l'interview. L'interview, c'est ce que j'ai pratiqué dans toute ma carrière professionnelle à la télévision, comme en presse écrite.

FT : Alors que tu es une vedette et que nombre de tes interviews sont célèbres, comment expliques-tu que tu aies quand même envie d'avoir un prix remis par tes pairs ?

TA : Il n'y a personne qui n'aime pas recevoir un prix ! Ceux qui les refusent, ce sont les pires ! La pire façon de dire que l'on a obtenu un prix, c'est de le refuser !

FT : Tu as commencé à révolutionner l'interview télé il y a une bonne trentaine d'années, on t'a souvent d'ailleurs reproché ton approche. Est-ce que tu es fier de toi dans ce domaine ?

TA : Je suis fier d'avoir fait avancer le schmilblick et je suis fier d'avoir employé les mots de la vraie vie. Quand je suis arrivé à la télévision, il y avait encore un langage télé. La façon de parler était différente, un peu comme en politique. J'ai un peu bouleversé cela. Et puis, il y avait des sujets que l'on n'abordait pas. Dans les talk-shows, on ne parlait pas de sexe, de drogue. Je crois que je suis l'un des premiers à l'avoir fait.

FT : Indéniablement...

TA : Je pense que j'ai fait un travail de déconstruction de la télé !

FT : S'il y a une question qui est restée célèbre, c'est celle que tu as posée à Michel Rocard : « Est-ce que sucer, c'est tromper ? ». Est-ce que, avec le recul, tu es fier de celle-ci ?

TA : L'interview de Michel Rocard a duré une demi-heure. On avait longuement échangé sur son époque au PSU, sur le pourquoi de son pseudonyme, Georges Servet (NDR : en hommage au protestant Michel Servet, condamné à mort et brûlé vif à Genève en 1553). Il m'avait dit un peu avant la fin de l'interview : « Eh bien dites donc, c'est la première fois que l'on me parle de la CSG à la télévision ! ». Et puis, j'ai dit maintenant, Monsieur le Premier Ministre, on va s'amuser, on va faire une interview « Alerte Rose » ! Et l'on fait cette interview qui se termine par cette question.

Ce qu'il faut savoir aussi, c'est que personne n'a réagi après le tournage ni lors de la diffusion. En fait, ce n'est que quinze jours plus tard que la cabale a commencé avec Daniel Schneidermann qui œuvrait au « Monde », et qui a dit : « C'est quand même un scandale que l'on puisse demander cela à un ex-Premier Ministre ! » Et c'est devenu célèbre comme la question de Chancel : « Et Dieu dans tout ça ? »

FT : Tous les bons intervieweurs ont une manière de faire qui n'appartient qu'à eux, c'est quelque chose que l'on n'apprend pas à l'école, que l'on peut difficilement imiter. C'est quoi ta manière d'interviewer ?

TA : Ma manière d'interviewer, c'est d'en savoir le plus possible sur l'interviewé, puis de trouver sa longueur d'ondes, cela passe par le regard, le jargon. Il y a certains mots que l'on emploie avec un rappeur et d'autres avec un Professeur au Collège de France. Je trouve que le premier signe d'empathie, c'est de regarder les gens dans les yeux, qu'ils ne pensent pas que tu es là pour les tromper, et ensuite de trouver les mots, les références historiques ou culturelles qui vont faire que l'interviewé va se sentir en connivence. Et à partir de là, ça devient une aventure, on peut demander beaucoup de choses ...

FT : J'ai l'impression que tu cherches d'abord l'assentiment de l'autre, tu veux le séduire afin d'obtenir des aveux. Une bonne interview, c'est quand l'interviewé t'a avoué quelque chose ?

TA : Quelque chose qu'il n'a jamais dit ! Absolument ! C'est le but de l'opération.

FT : Dans ta manière de faire, il y a quelque chose du sale gosse, mal élevé. Tu es un peu sans foi ni loi dans une interview, cela vient d'où ça ?

TA : J'ai toujours été sale gosse, dans la pub et dans la presse avant la télé, cela n'a pas commencé avec les interviews !

FT : Mais tu n'as pas été mal élevé par tes parents !

TA : J'ai toujours eu ce côté « vouloir être intéressant, vouloir faire la vedette », être différent, j'ai toujours voulu choquer le bourgeois, et cela passe par des « coups », pas obligatoirement des clashes, mais des « coups » !

Tu as toujours inventé des systèmes d'interviews nouveaux, dans quel but ? Tu es le seul à ma connaissance qui fait cela...

TA : Quand les artistes font de la promotion, ils vont sur tous les plateaux télé et radio, ils ont un discours promotionnel préprogrammé. Ils ont tous des éléments de langage. Moi, je me suis dit, si je veux sortir du lot, il faut que je les bloque dans des systèmes auxquels ils ne peuvent rien, d'où l'interview formatée ! La première a été pour Rock & Folk, Descente de Police, où j'interviewais les stars comme si elles étaient des repris de justice. J'avais transformé l'interview en interrogatoire ! Après, j'en ai créé comme cela une cinquantaine : l'interview « Première Fois », l'interview « Nulle », l'interview « Alerte Rose », « l'Ardidview ». La seule interview formatée qui existait jusqu'alors, c'était « Le Questionnaire de Proust », qui n'est pas de Proust, mais un jeu de société du XIXème siècle, que Bernard Pivot avait repris dans son émission... Maintenant, on les crée sur mesure en fonction de l'invité !

FT : L'interview dont tu es le plus fier ?

TA : On fait un métier de l'instant. Je vais citer la dernière que j'ai faite, l'interview du mentor des Frères Kouachi, l'Emir des Buttes Chaumont. Tout le monde m'a dit : « N'interviewe pas ce gars-là, ne l'invite pas, c'est un nid d'emerdes ». Je pense que j'ai trouvé le ton juste avec lui. Je n'ai été ni moralisateur, je déteste cela, ni complaisant. J'ai regardé la caméra et j'ai dit : « Les téléspectateurs sont assez grands pour se faire leur idée ».

FT : L'interview que tu aurais aimé faire ?

TA : John Lennon !

FT : Maintenant que tu as le Prix Philippe Caloni, tu vas te retrouver dans le Jury ! Pour qui tu vas voter la prochaine fois ?

TA : Pour moi !

FT : Non, on ne peut pas l'avoir 2 fois ! ▶